

MISSION DE RAPATRIEMENT FRANCAIS A VARSOVIE EN 1945

Introduction :

Ce document a été écrit par ma mère, Jacqueline Etève, dans les années 1980 ; je ne le retouche que très partiellement afin qu' il conserve bien dans son ton et dans sa forme l'enchaînement de ses souvenirs ; parfois, ceux-ci peuvent paraître un peu maladroitement exprimés, mais il faut comprendre que le document n'était pas destiné à être publié, mais uniquement destiné à faire connaître à ses enfants, cet épisode de sa vie ; mais ce « style journalistique brut » accentue les détails, et aussi permet de mieux mettre en valeur l'émotion de certaines scènes, parfois celle-ci jaillit d'ailleurs sans retenue.

Ma mère a cité les noms de mémoire, personnes et lieux ; donc, et comme va la mémoire, il y avait des erreurs ; j'ai corrigé celles que j'ai vues ; notamment, et venant de lire le livre de Philippe Maynial, Madeleine Pauliac, « l'Insoumise », sur l'extraordinaire action de sa tante, la doctoresse Pauliac, j'ai pu corriger certains noms des personnes de la Croix Rouge .

Pour les autres personnes citées des équipes présentes dans cette mission, si certains qui liront ce document en décèlent des erreurs, merci d'avance de me le faire savoir, je corrigerai directement. Des photos illustrent le texte.

Les repères de la forme (Pxx) sont relatifs au texte original, donc ne pas s'y attacher.

Les repères de la forme xx.y sont par contre relatifs à des précisions utiles à lire.

Voici l'écrit :

Je suis donc partie en Juillet 1945 pour la Pologne au titre de la mission de rapatriement française. (P4)

J'ai accueilli et soigné beaucoup de rapatriés français notamment des Alsaciens-Lorrains venant des camps de travail allemands et russes, des forteresses, des camps de la mort.

Je peux parler et témoigner de ce problème crucial, spécifique à l'Alsace-Lorraine. De juillet 45 à décembre nous étions à Varsovie sous occupation russe. Ce n'était pas « la liberté » bien que ce fut nos alliés qui gouvernaient. Nous avions beaucoup de mal à nous comprendre et à cohabiter à cause de la langue et de cette différence fondamentale de l'éducation, de la sensibilité . L'armée russe était alors dure, un peu sauvage, nous n'avions pas les meilleurs éléments sous les yeux puisqu'une nuit ils sont venus pour voler l'hôpital français dont une réserve était pleine des dons faits par la Croix Rouge française représentée par Madame Catroux, femme du général. Les officiers français, le personnel de l'Ambassade, du Consulat ont dû organiser une sorte de défense. Il y eut échange de coups de feux sans blessés graves. J'essayais péniblement de rassurer (P5) ma salle de malades très nerveux, très vulnérables et qui avaient entendu les salves. Il faut dire pour leur défense que les soldats russes n'étaient pas heureux, affamés, buvant plus qu'il en fallait cette vodka terrible pour l'organisme quand le thermomètre descend en dessous de 0 degré. Ils donnaient une impression de fatigue, de misère parfois et ils venaient de territoires divers, presque sauvages. J'ai eu à soigner un officier russe qui n'avait jamais employé un pyjama. Ils étaient frustes et on se demandait s'ils étaient du 20ème siècle comme nous. Je donne bien sûr mes impressions en toute impartialité et sans acrimonie, suivant ce qu'il m'a été donné d'observer et d'entendre. La suite va un peu confirmer mes dires au sujet du charnier de Katyn.

La circulation de Varsovie était dans l'ensemble réglée par des femmes soldats russes. Il y avait à cette époque des embouteillages monstres car peu de ponts étaient encore praticables . Quant aux piétons ils empruntaient le plus souvent des passerelles de bois branlantes et sonores, jetées sur la Vistule pour permettre d'atteindre certains (P6) quartiers excentrés (tel le nôtre). L'hôpital français était situé à Saskakempa quartier résidentiel de la banlieue de Varsovie . Nous allions nous ravitailler à Praga, faubourg de Varsovie où se tenait parfois une sorte de marché.

(P9)

Personnel de la mission de rapatriement français à Varsovie

Docteur Luquet – Doctresses Pauliac et Lefèvre

Assistants sociales Mlle Collet Mlle Paillart

Croix Rouge

ambulancières et conductrices :

Mlle Pagès

« petit Bob » Mlle Robert

Mlle Tschupp (a eu un accident terrible avec la doctresse Pauliac- dans le brouillard elle n'a pas vu la route coupée- tombées dans le ravin, fractures bassin et crâne et divers - Tschupp boitait par la suite)

Sainte-Olive

Mlle Guillot

Stiffler

elles devaient être plus nombreuses mais je n'ai pas réussi à mettre un nom sur tous les visages des photos

Infirmiers :

Max Guéret

Petit

emplois divers : Guyon Rémond

Aviateurs

Francis Smith (navigateur)

Tual (navigateur)

Juin Meriager et Pruneau mécaniciens-pilotes

Capitaine Cote

l'équipage de chaque avion 3 personnes un mécanicien-pilote, un navigateur et une IPSA

1 ou 2 avions par sem entre Varsovie et Le Bourget

IPSA

Mlle Claverie j'ai oublié les autres

(P10)

AFAT

Mme Laurent Infirmière, Paris (fille IPSA Indochine)

Mme Longavenne, Caen ou Rouen

Emmy Glogan, Paris (2ème DB)

Renée Yvert, Paris (2ème DB)

Marcelle Imbert, Gap (2ème DB)

Audoin, Paris

Créguet, Auvergne (2ème DB)

Legrand Yvette, Paris (engagée par Mme Geiger Bd Sébastopol 3/4/45)

Etève Jacqueline, Paris (engagée par Mme Geiger Bd Sébastopol 3/4/45)

Chauffeurs

Maurice Ducreux – hôpital – (chauffeur de l'accident fatal à la doctresse Pauliac)

Noguès

Doncker (Ambassade)

Liénard (colonel Poix)

<u>Pères aumoniers</u>	<u>Maison Militaire</u>	<u>Ambassadeur</u> Roger Garreau
Chevalier Joseph	Colonel Poix	<u>Consulat</u> Lieutenants Boblic et Chevalier

(P11)

A notre Mission s'étaient jointes la Mission belge et la Mission luxembourgeoise.

Il y avait également un train international 'le SIPEG' qui partait de Varsovie en traversant l'Europe centrale et qui ramenait tous les prisonniers qu'il rencontrait. Une antenne médicale chirurgicale était à bord.

Nous étions 'sergent' Yvette et moi (P11.1), car sans diplômes officiels de secouristes. D'autres infirmières, assistantes sociales, etc. étaient lieutenants, mais les tâches n'étaient pas différentes bien souvent, sauf pour les docteurs et toutes les Croix-Rouge, les IPSAS.

Les Croix-Rouge allaient avec le Colonel Poix en convois d'ambulances pour nous ramener les prisonniers, le plus souvent (presque toujours) en très mauvais état physique : travail intensif et inhumain, sous-alimentation, carences dans les camps de travail russes – et précédemment en Allemagne (camps ou forteresses).

P11.1 NDR dans le document ma mère fait souvent référence à Yvette, qui est son amie Yvette Legrand, engagée en même temps qu'elle.

(P15) Une cérémonie officielle dans les ruines de Varsovie le 1^{er} Septembre 1945, où sont représentées les équipes travaillant à la Mission de rapatriement français.

IPSA – Croix Rouge – Aviation – AFAT



Ma mère Jacqueline Etève
AFAT en 1945 à Varsovie

(P17)

P17



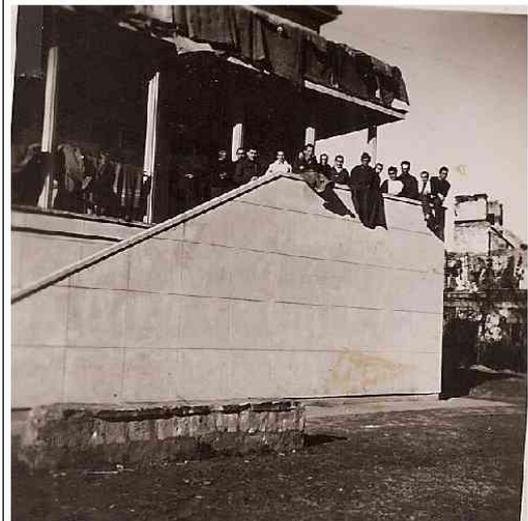
SEPT 45 Ambassade de France



SEPT 45 Maison Militaire



NOV 45 le groupe de « César » avec Legrand au moment du départ pour le terrain d'aviation



NOV 45 Ci-dessus : Longavenne et « ses petits » (Français, Luxembourgeois, Belges etc.) sur la terrasse 1^{er} étage de l'hôpital
ci-dessous : sur l'escalier – Legrand au 1^{er} plan



Logement chez l'habitant



(P19-21-23)

P19-21-23



SEPT 45 détente sur la 2ème terrasse de l'hôpital ; haut : Docteur Luquet, une Polonaise, Legrand 1^{er} plan : Capitaine Cote avec les 2 assistantes sociales Mmes Paillart et Collet



OCT 45 Longavenne et les Belges



Quelques jeunes femmes de la Croix Rouge devant le camion de la Mission suisse



Le père Chevallier officiant dans une salle e malades du 1^{er} étage de l'hôpital français à Saskakempa (quartier de Pragma)



Passerelle sur la Vistule

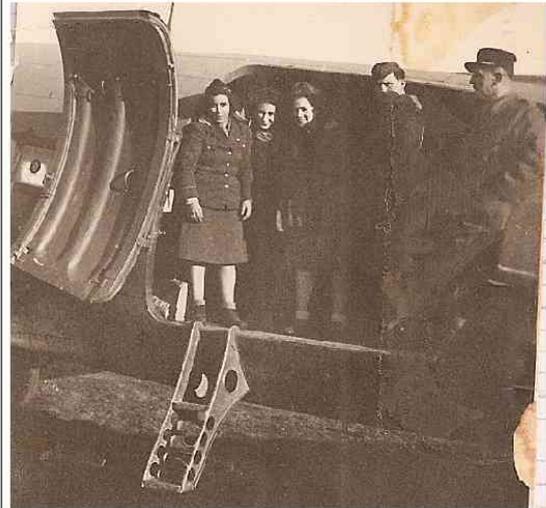


(P27-29)

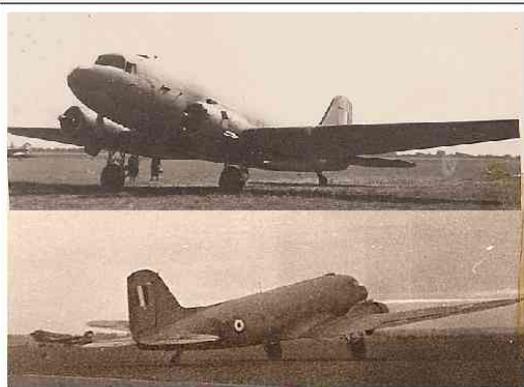
P27-29



Ducreux Tual Etève Rémiaud (neveu du Gal Keller)



Claverie Etève Legrand Ducreux Col. Poix



SEPT 1945



Doctoresse Pauliac Longavenne Père Chevallier



Colonel Poix

(P31-33)

P31-33



Reconnues : Longavenne Doctresse Pauliac Etève



Le train sanitaire de rapatriement (et hôpital ambulant) SIPEG (Service Interministériel de Protection contre les Evénements de Guerre)



NOV-DEC 45 Retour – traversée des KARPATES



1^{er} plan un doute : Mr Poniatowski ?
A l'arrière droit Etève & sa petite chienne... Saska !

(P57)

Je vais essayer de raconter le voyage Paris-Varsovie, en juillet 1945.

Nous avons quitté Paris dans un Dakota, c'est un avion militaire aux banquettes en bois, face à face, qui longent la carlingue. Il est indispensable d'être attachés car tout peut arriver là-dedans !

Roulis, tangage, trous d'air, piqués. Ces avions sont faits pour le transport des troupes, très dégagés au centre pour le parachutage rapide. Nous partions du Bourget. Nous avons fait Paris – Prague en 5H (7H à 12H) après une escale à Strasbourg en piqué. Arrivées à Prague « plus mortes que vives », nous descendons sous un soleil torride pour regrimer aussitôt dans des camions nous conduisant à la ville assez éloignée de l'aéroport. Cette première partie de notre voyage avait été éprouvante, le reste jusqu' à Varsovie, fut de même, dans d'autres transports, sur des routes désertes, mauvaises.

L'arrêt de Prague fut un de mes meilleurs souvenirs. Je crois qu'il fut de deux jours, en raison des formalités à effectuer pour le reste du parcours car nous partions 'sous occupation russe' ne l'oublions pas. Il fallait organiser le convoi qui nous acheminerait par (P58) camions, ambulances, jeeps, trucks, jusqu'à Varsovie, et ce n'était pas un mince problème (moindre toutefois que celui du retour car les conditions climatiques étaient bonnes alors).

(P61)

Donc nous quittons Prague pour Varsovie, traversant un paysage monotone, pauvre, où les fermes sont blanchies à la chaux, avec des intérieurs presque vides. Elles sont espacées et les quelques engins agricoles que l'on aperçoit sont archaïques. Les chariots que l'on rencontre sur la route sont en bois, très simples et tirés par des bœufs bien encornés. Tout ceci va lentement avec un air de fatalité pour gens et bêtes et surtout un grand dénuement.

Nous nous sommes arrêtés un soir dans un village qui semblait vide d'habitants, sans lumière, un village fantôme et pourtant nous sentions des présences ; petit à petit peureusement et curieusement des visages sont apparus ; nous avons demandé à coucher, à manger, notre chemin, mais ils semblaient ne pas comprendre, et c'était certainement vrai. Je ne me souviens plus si nous sommes repartis ou si nous avons dormi dans nos camions. Nous nous sommes sentis hors du temps, mais surtout nous nous demandions ce que tous ces gens avaient pu endurer, ou si au contraire ils étaient en un lieu sauvage où ils avaient été miraculeusement préservés des combats et des atrocités.

(P62)

Je ne me souviens plus de l'itinéraire accompli ayant dormi une partie du trajet, le reste étant fait dans la nuit sur des routes mal éclairées, mal signalées.

Nous sommes enfin arrivées à Varsovie où nous avons couché en ville dans un centre de rapatriement, caravansérail de toutes les races, de tous les âges. Je ne sais comment Yvette et moi nous nous sommes trouvées un coin pour dormir. « Dormir », s'allonger vraiment, non seulement c'était impossible, mais dangereux à cause de la vermine. Avec des bat-flancs, des châssis de bois superposés, aux couvertures douteuses, s'entassaient, et les gens s'y reposaient, venant d'où, allant où ? Tout le fatalisme slave semblait émaner de cet endroit...

Notre première impression a donc été terrible, nous avons vu et su immédiatement tout ce qui était à faire et partout. Dans la journée nous sommes repartis en camions , pour la destination finale, et vous dire notre angoisse en traversant Varsovie : des ruines, des pierres, des ferrailles, des ponts sautés, presque plus rien debout, plus de gare, plus de tramway, plus de beaux monuments ; ce qui (P63) restait debout était criblé de trous de balles par les tirs de mitraillettes. Dans tout cela circulait une population triste, mal vêtue, sous alimentée. Les embouteillages étaient monstrueux, canalisés sur un pont resté praticable, les véhicules militaires et autres roulaient dans une sorte de ballet inarticulé, que « ces dames russes » responsables de la circulation, juchées sur des rondelles de béton, voulaient à tour prix régler...

Sur quelques trottoirs, sur paille ou lambeaux d'étoffe, on vendait des pains ronds, des légumes, quelques fromages, des œufs. C'était affligeant au possible, car ces gens qui vendaient pour

quelques zlotis leurs marchandises, étaient sous-alimentés, presque affamés et pauvres. Donc enfin nous arrivons dans une banlieue de Varsovie, qui, jadis résidentielle, en bordure de la Vistule, était maintenant quasi inhabitable. Nous fûmes alors dispersés, après attribution des villas selon nos activités spécifiques. C'était l'enclave de « Saskakempa » (nom de la banlieue) après la traversée de Praga (faubourg de Varsovie). La plus grande villa, mais aussi la plus abîmée, allait devenir l'hôpital français ; la moins abîmée pour (P64) l'ambassade de France, une autre pour la Maison Militaire et une autre encore un peu plus éloignée pour le Consulat.

L'hôpital était dirigé par la doctoresse Pauliac, aidée du Dr Luquet et de deux assistantes sociales, Mlle Collet et Mlle Paillaud ; venaient ensuite tout le personnel Croix-Rouge (conductrices et ambulancières) dirigé par Mlle Guillot, et nous les AFAT (infirmières et secouristes).

Recruté sur place nous avions également tout le personnel de charge : lingères, laveurs, repasseuses, femmes de ménage, etc. Par la suite nous avons remplacé ce personnel par le groupe de prisonniers SS qu'on nous avait alloué. Je dois dire à la décharge de ce dernier qu'il y avait moins de vols et que c'était mieux exécuté . Une ou deux fois par semaine l'avion français venait chercher les malades rapatriés transportables . Il y avait donc des IPSA qui prenaient la responsabilité de ces malades à bord, durant le trajet Varsovie-Le Bourget.

L'équipage de chaque avion comprenait un mécanicien-pilote, un navigateur, et une IPSA.

64.1 note dans la marge :

le linge étendu dehors sur des fils de fortune était volé même pendant le jour. Je devais le faire garder . Il était attrapé, paraît-il, à l'aide de bâtons cernés de clous. La Pologne manquait de tout. Elle revendait d'ailleurs tous les larçons car il fallait avant tout se nourrir !

(P65)

Les avions emmenaient également les malades belges et luxembourgeois, ces missions travaillant en pleine coopération avec nous. Le passage des avions a été pour nous pendant longtemps, nos seuls rapports avec la France et avec la ville en général, car nous n'avions ni le temps, ni le goût, ni la force de nous évader de notre cour pour voir ailleurs le même aspect des choses, des gens, des paysages. Nous avons connu ici le prix des larmes !!

Nous ne manquions pas de courage mais la tâche nous semblait tellement immense qu'elle en devenait insurmontable. Pourtant tout fut sur pied très vite. Nous avons trouvé de grandes salles qu'il fallait nettoyer, des lits américains métalliques que nous ne savions pas monter, et lourds ! Chaque fois que nous les secouions, il sortait des pieds creux, des paquets de mégots et de cendres de cigarettes...., Pas de WC, tout était bouché par les gravats, pas d'eau courante (il fallait aller dans la villa voisine en chercher) . Nous avons pleuré Yvette et moi, le nez collé à la vitre, regardant la Vistule charrier ses eaux boueuses où flottaient encore bêtes, gens, déchets de toutes sortes. Nous apercevions les passerelles branlantes jetées sur la Vistule à la place des ponts.

(P66)

Il est impossible de donner par écrit cette impression de désastre, de bout du monde, mais si on l'a ressentie une fois dans sa vie, on ne peut jamais l'effacer.

L'ambassade était dirigée par Mr Roger Garreau .

Il y avait sa famille également, et une foule de domestiques car il aimait cela, et que cela faisait vivre les Polonais. Il donnait quelques réceptions pour secouer notre « maussaderie » et pour une élite polonaise qui se sentait abandonnée de tous . Nous avons été invités (je parle toujours au pluriel car il y avait toujours délégation hommes et femmes pour toutes manifestations publiques) chez ces Polonais qui étaient très musiciens. Ils nous ont fait une sorte de concert particulier. Quelle merveille ! Quels artistes ! Pendant que j'évoque les Polonais, il faut que je parle de Mme Blanche Hemoska. Elle était lingère à l'hôpital et comme j'étais responsable de la lingerie nous avions beaucoup de contacts. Elle avait la soixantaine passée, blanche de cheveux, de peau et d'âme. Elle portait bien son prénom. Des yeux bleus de ciel, que n'avaient pas terni (P67) toutes les larmes versées et qu'elle versait encore en secret.

Elle était du meilleur milieu varsovien : son mari avocat, fils officier, érudite, distinguée, musicienne. Elle avait eu tout, et soudain, il ne lui restait plus qu'une villa en ruine où elle habitait avec sa belle-fille et sa petite fille de 9 ans, la partie encore debout, inconfortable, mal close, mal chauffée ; son mari était mort, son fils officier fusillé (je pense à Katyn) et elle travaillait pour survivre et aider sa belle-fille à élever « la petite ». Un jour où nous avions un peu de temps et une grande envie de musique, nous sommes montées au bureau où subsistait un piano. Elle a joué du Chopin bien sûr, mais aussi « son âme » en notes de musique. Nous pleurions à l'unisson. Je n'oublierais jamais cela non plus.

Quand je l'ai quittée pour rentrer en France, j'avais le cœur lourd ; elle m'a écrit un peu, puis comme tout, par paresse, ingratitude, séparation, occupation, ce courrier a cessé.

Nous allions parfois Yvette et moi, marcher le long de la Vistule, mais le sable était sale, jonché de débris de toutes sortes, le paysage était désolé ; c'est à ce moment là que nous avons pris une petite chienne que j'ai baptisée « Saska », qu'un français employé à l'hôpital – Guyon - ne voulait pas emmener .

66.1 dans la marge

Yvette s'occupait de l'intendance, surveillait les cuisines, faisait les courses escortée d'un prisonnier et aidait aux soins également.

Je devais m'occuper de la lingerie, des vivres de route pour ceux qui partaient par le SIPEG et en même temps aider aux soins des malades.

(P69)

A l'ambassade il y avait un énorme chien berger allemand qui ne comprenait d'ailleurs que cette langue. Un sous-officier français Donker s'en occupait ; un jour il a cassé sa chaîne et a disparu, à la recherche de son vrai maître un officier allemand probablement. C'était un chien superbe et intelligent, nous l'avons tous regretté.

Après nous n'avons plus eu le droit d'adopter d'autres chiens à cause d'un veto de l'ambassade qui prévoyait les difficultés du rapatriement en France (nous les avons cachés aux frontières !).

Les Polonais faisaient un commerce de chiens pour se faire un profit car ils étaient dans la misère. Souvent ils préféraient être rétribués en nature plutôt qu'en argent. Nous les payions donc avec des vivres croix-rouge ou avec une partie de nos rations personnelles que nous touchions régulièrement : j'ai oublié le nom anglais de ce paquet mensuel : cigarettes, savons, chocolat, sachets de Nescafé et de thé, conserves, vitamines, etc.. Il y avait une sorte d'équivalence dans cet échange établi verbalement, bien sûr pas licite, pour le paiement des gages.

Les Polonais étaient tellement démunis ! Tout leur manquait, ils logeaient dans les ruines de leurs maisons, mangeaient et se chauffaient péniblement, par des hivers longs et très rigoureux bien souvent (-28° celui de fin 1945, j'en ai connu les prémices!).

(P70)

En 1945 la neige a commencé à tomber fin septembre et elle est devenue cruciale en novembre car il s'y mêlait un gel intense. Auparavant nous avions un brouillard épais, lorsque nous circulions à quelques mètres les uns des autres, nous n'apercevions qu'une ombre et les talons qui nous précédaient. C'était angoissant moralement et physiquement ; plus de vue, plus de sons, plus de vie... Cette intensité je ne l'ai jamais connue même en montagne, et en Auvergne où l'exode nous avait conduites.

A notre retour le 15 décembre environ cette neige était abondante partout.

Elle nous a accompagnée jusqu' en Autriche à Augsburg et à Linz où nous avons couché.

Les Carpates dans la neige restent mon plus beau souvenir de retour. Les habitants que nous avons pu trouver nous ont aidé en pelletant la neige devant les véhicules, parfois en les tirant avec un cheval attelé car nous étions embourbés, coincés et il était dangereux des rester la nuit dans ces lieux à cause des loups et des errants. Nous sommes donc repartis en convoi, conduisant

prudemment et relativement lentement et restant en un convoi bien regroupé. Il y eut des incidents mécaniques parfois angoissants : freins qui lâchent, arrêt brutal d'un véhicule, mais sans accident grâce à la compétence des ces chauffeurs à toute épreuve.

(P71)

Mais nous n'en sommes pas encore au retour, mais à la fondation de notre hôpital et des diverses « maisons françaises » de Saskakempa.

Le Consulat était dirigé par le lieutenant Boblic, chargé de voir les dossiers et de marier éventuellement, avec les pères aumôniers, ceux qui voulaient emmener une étrangère en France, bien souvent avec des enfants nés dans les camps (Polonaises, Allemandes, Tchèques etc.). (71.1)

La Maison Militaire était dirigée par le Colonel Poix qui a fait un travail énorme et difficile. Là aussi il y avait une foule de domestiques et une excellente table pour l'époque et le lieu.

Je spécifie cela car nous étions mal nourries à l'hôpital. Le cuisinier du colonel était un SS français : François de la Saussaie, il avait dû connaître le « bien manger » avant guerre et il essayait de l'appliquer et de l'inculquer autour de lui. J'ai souvent discuté avec lui de ce choix incroyable qui l'avait amené à devenir SS ; il était tout simplement m'a-t-il dit « anti bolchevik ». Je dois dire que c'était regrettable vu son intelligence et sa culture. Enfin ! Un autre SS Jean Boitel, fils d'un officier de la guerre de 1914, grosse fortune familiale, m'a aussi donné des précisions sur son option. Comme Yvette et moi nous occupions de ces prisonniers, les discussions étaient épiques, violentes parfois.

71.1 dans la marge

Parfois ces couples nous amenaient avec eux un enfant mort dans le trajet. J'ai vu de ces cas pénibles dont je ne veux pas parler plus longuement. Nous avons ainsi enterré un bébé de 2 ans et un autre de quelques mois. J'ai refusé d'assister aux autopsies faites par la doctoresse.

(P72)

Le Colonel Poix allait donc dans les camps disséminés autour de Varsovie, loin, bien souvent aux frontières de la Russie, pour négocier la liberté des prisonniers vivant dans ces camps de travail forcé et dans des conditions physiques et morales affreuses (72.1).

Les Russes étaient lents à agir, de mauvaise foi, car ces travailleurs leur étaient très utiles et faisaient une main d'oeuvre quasi gratuite (vu la malnutrition et les logements rudimentaires) et absolument malléable à cause des représailles possibles. Ceux enrôlés de force dans l'armée allemande (les « malgré nous »), les Russes les avaient fait prisonniers comme des ennemis, et ils ne voulaient pas les rendre à la France. Ils ne comprenaient pas que ces hommes ayant servi sous l'uniforme allemand, nous les revendiquions en tant que prisonniers français.

Pour obtenir leur élargissement le Colonel Poix devait enivrer les officiers russes et il est évident qu'il leur en fallait beaucoup car le colonel arrivait à l'hôpital en piteux état mais triomphant.

Les ambulancières Croix-Rouge qui l'accompagnaient, fourmies laborieuses et efficaces, faisaient vite le plein de leurs véhicules et nous étions prêtes à leur arrivée. Nos malades étaient donc bien accueillis car ils étaient tous malades hélas !

72.1

NDR : Je me suis étonné que ma mère ne mentionne pas les nombreux convois dirigés par la doctoresse Pauliac elle-même, tel que le relate le livre « l'Insoumise ».

J'y vois deux raisons :

- toutes les missions étant militaires devaient faire l'objet d'ordres précis ; les Croix Rouge dirigées par Mlle Guillot, ne pouvaient pas partir sans de tels ordres ; le Colonel Poix, chef de la Mission Militaire, et le supérieur hiérarchique de tous, y compris de la doctoresse, médecin-lieutenant, devait donc donner son accord avant tout déplacement ; il faut aussi souligner le contexte : les

rapports très difficiles avec les autorités russes ; mais il est certain que connaissant la vaillance, le courage et la réussite de la doctoresse, le Colonel Poix, lui a laissé l'initiative de beaucoup de missions ;

- ma mère, AFAT, dépendait essentiellement de Mme Longavenne, et du Colonel, et donc ne savait sûrement pas qui réellement dirigeait les Croix Rouge sur telle ou telle mission - souvent d'ailleurs en plus décidée dans l'urgence - ; cette dépendance hiérarchique forte venant du Colonel est illustrée par l'épisode des vêtements des prisonniers que ma mère raconte dans le document .

Si d'autres raisons vous apparaissent, vous pouvez m'en faire part, elles seront reprises ici, en respectant vos sources et votre nom si vous le voulez bien.

(P73)

Parfois nous avions des morts même (typhus foudroyant). Dans les convois il y avait donc beaucoup d'Alsaciens-Lorrains. Yvette les comprenait bien ; il y avait plusieurs filles de l'Est dans le personnel, et ils pouvaient parler avec elles car certains parlaient l'allemand ou un patois assez difficile à comprendre. Ils avaient beaucoup souffert dans leur coeur et dans leur corps. Ils revenaient blessés à vie, condamnés à mourir dans des délais plus ou moins brefs parfois (nous avions une salle de 19 tuberculeux que la doctoresse me disait perdus dans les 1 à 3 ans à venir). Nous les aimions beaucoup et nous les gâtions le plus possible. Des jeunes de 19 ans avaient des amputations terribles, des gelures irréversibles . Je devais leur réapprendre à marcher (ceux qui avaient l'amputation des doigts de pieds). Un souvenir me revient à la mémoire, un jeune amputé des deux jambes, il était toujours le premier sur la terrasse pour saluer l'avion français qui arrivait et faisait son tour de piste au-dessus de notre hôpital. Comme il était drôle et tonique cet homme ; il m'inspirait du respect, du courage.. et de ce dernier nous en avons besoin de « tonnes » pour garder le moral et le sourire, ce qui était encore le meilleur cadeau et la meilleure thérapie !

(P74)

Donc en arrivant dans cette villa à plusieurs étages, il fallut d'abord nettoyer les lieux et là commencèrent les grandes difficultés. Pas d'eau aux robinets, WC bouchés partout, tout avait été détruit par les combats et les bombardements et peut-être des occupations de troupes.

Nous allions chercher l'eau à la villa voisine dans le jardin, charriant des seaux, mais il fallait ensuite la faire bouillir pour l'aseptiser.

Nous avons commencé à monter les lits de fer donnés par la Croix-Rouge d'abord montages simples et ensuite il nous a fallu les superposer par 2, car il y avait une grande affluence soudaine de malades. En une semaine l'hôpital était surchargé, et comme nous étions logées dans les salles, nos chambres ont été transformées en dortoirs et centre d'accueil. Nous avons étendu de la paille sur les sols, donné les quelques couvertures qui nous restaient et tous ont pu enfin trouver repos et gîte.

C'est aussi à ce moment là que nous avons dû chercher des chambres chez l'habitant. La salle d'infirmierie était sommaire, propre, mais manquant de produits essentiels : nous avions surtout des désinfectants, des comprimés à base de quinine et d'opium , du plasma séché mais il était impossible de bien soigner et encore moins d'opérer (une de mes amies Renée Yver a été rapatriée d'urgence pour être opérée de l'appendicite)

A un moment donné toutes nous avons eu, à tour de rôle presque, une fièvre importante, presque du délire et la doctoresse a diagnostiqué (P75) un virus qu'elle a soigné au Dagenan (je crois me souvenir de ce médicament) (75.0). Nous nous sommes soignées les unes et les autres et tant bien que mal avons repris nos activités. Il est certain que nous avons peut-être eu quelques séquelles insoupçonnées par la suite.

Donc les salles étaient prêtes ; il y en avait 2 superposées très grandes, au 1^{er} et au 2^{ème} étage. Au premier était aussi l'infirmierie et notre ancienne chambre ; au second une petite chambre supplémentaire où nous mettions les grands malades, contenait trois lits. C'étaient les « condamnés presque » (75.1), et c'est là que j'ai vu mourir mon premier malade, Raymond Joly, du Lot je crois. Je n'ai pas pu l'oublier depuis. Il y avait aussi dans cette chambre le fils d'une personnalité suédoise

qui avait été un magnifique athlète, beau comme un Viking, qui ne pesait plus de 32 kgs. Il me montrait ses photos d'avant-guerre et réclamait un miroir que je ne lui ai jamais donné. Il a été rapatrié par avion spécial en Suède (75.2). Le troisième je ne m'en souviens plus hélas, il a peut-être demandé moins de soins et de présence que les deux autres. A l'opposé de cette salle il y avait un recoin lingerie où je comptais et rangeais le linge sous clé (j'avais un rousseau de clés de mère supérieure ou plutôt de sœur tourière!!)

75.0 NDR : c'est effectivement un sulfamide utilisé à cette époque

75.1 dans la marge :

ils venaient des camps de la mort

75.2 dans la marge :

le jour du départ je lui ai mis le plus beau pyjama que j'avais, chandail marine et chaussettes assorties car il partait sur un brancard bien sûr. Je me tournais pour ne pas montrer ma détresse à son départ.

(P76)

Le linge sale était entassé et aussitôt dirigé pour être lavé, bouilli etc. j'avais le coeur au bord des lèvres quand je devais le manipuler... je me passais mains, cheveux, tout à l'alcool à 90° (76.1). D'ailleurs tout ce qui servait au second étage était nettoyé sur place et non mélangé, car c'était le lieu des tuberculeux (le plus mauvais souvenir de mon travail : les crachoirs). Ils étaient 19.

Au second étage était aussi le bureau, les sanitaires . Chaque salle donnait sur de grandes terrasses qui nous servaient beaucoup ainsi qu'aux malades. La première était couverte par le sol de la seconde, qui, elle , était en plein air et recevait le soleil (bien rare il faut le dire !).

Ensuite il a fallu voir le rez-de-chaussée c'est à dire les cuisines, le bureau des vivres, la prison. Les cuisines étaient assez bien équipées, et bien décapées, car Yvette était vigilante et sévère ; elles devinrent très pratiques . Au début la nourriture était lamentable, constituée de conserves et il y avait de grandes carences qui commençaient à apparaître. A l'arrivée du convoi de SS qui nous fut attribué à Yvette et à moi, nous avons révisé toute l'organisation. Une partie des prisonniers (NDR) a été affectée aux cuisines, aux courses d'accompagnement et l'autre concernait les corvées d'eau, la surveillance du linge, les nettoyages divers.

76.1 dans la marge :

Les cheveux poreux prennent les microbes . Quand nous sommes revenus de cet enfer nos toisons ont mis bien longtemps à reprendre forme et couleur. Ma marraine ne nous reconnaissait pas !

(P77)

Pour aseptiser l'eau, ils m'avaient construit dehors des foyers en briques avec des cuves et nous avions donc de l'eau chaude et potable. Une fois par semaine, je les autorisais à utiliser pour leurs besoins personnels ces foyers. Ils m'écoutaient, me respectaient, j'étais dure et juste à la fois. Une fois pour toutes je leur avais dit le fond de ma pensée; par la suite ils m'ont prouvé le dévouement dont ils étaient capables, malgré l'option révoltante qu'ils avaient prise (NDR) (77.1).

J'avais pour loger ces prisonniers une pièce face aux cuisine dont Yvette et moi possédions une clé. Un soir il y a eu une bagarre et j'ai dû aller chercher le lieutenant Boblic au Consulat. Après les avoir questionnés, l'un d'entre eux a demandé à me parler et il m'a expliqué qu'il y avait parmi eux un Allemand (chauffeur du Colonel Poix dans la journée) qui préparait sa fugue, avec des détails précis ; nous avons eu les preuves (réserves d'essence dans un garage bombardé). Il fut donc transféré et remis à d'autres autorités, car ce n'était pas notre rôle de le juger.

Ces SS anti bolcheviks ne s'entendaient pas avec les Allemands, et cela reste encore mystérieux puisqu' ils portaient le même uniforme !!

Ils sont partis de Varsovie avant nous, passant par l'Allemagne et devant être jugés en France. Tous m'ont serré la main et je leur ai demandé s'ils voulaient que je donne de leurs nouvelles à leur famille à mon retour. Ils ont refusé. L'un d'entre eux nous a écrit de Fresnes pour que nous intervenions pour lui. Inutile de dire que je n'ai rien fait.

77.1 dans la marge :

Sans autorisation , je leur ai attribué des vêtements qui devaient être brûlés car ils étaient en treillis légers rayés de prisonnier, et le thermomètre avait beaucoup baissé !!

Ils les ont dédoublés, fait bouillir pour enlever toute la vermine.

Le Colonel m'a interrogé à ce sujet mais il a accepté. Ils me servaient, je leur devais justice et humanité.

(P78)

Dans nos premiers malades il y a avait des amputés, des membres gelés, un typhus (mort dans le transport, et dont le cadavre coudé a été une torture pour l'ensevelissement) , des maladies organiques, rénales, pulmonaires, cancéreuses, parasitaires, etc... souvent irréversibles et devant entraîner la mort dans quelques mois ou années. Je souffrais de mon impuissance à soulager car je m'attachais viscéralement à beaucoup. Sur un de ces malades, j'ai suivi toute la maladie de mon père et son long calvaire. Une petite fille nous avait été apportée et confiée, sa maman étant morte dans le camp. Le père rapatrié d'urgence, elle était restée seule, car elle ne pouvait pas subir le voyage de retour . Le papa habitait les Alpes Maritimes, et il nous avait fait promettre de la lui ramener. Hélas, malgré nos soins, notre tendresse, elle est morte, elle digérait mal et des rations pourtant minimes. Elle avait quelques mois. La doctoresse a effectué l'autopsie mais j'ai refusé d'assister. Elle avait l'estomac anormal et du pus s'était formé créant une infection latente et presque généralisée. Nous l'avons habillée sommairement ne possédant pas de layette, et enterrée au cimetière de Varsovie, enclave française. Combien de fois y suis-je allée en délégation à cet endroit ? Le soir les tombes sont éclairées, car la coutume veut que les gens mettent des sortes de veilleuses. C'est impressionnant, je n'en connais pas encore la signification.

(P79)

Je crois que cela se fait dans une partie de l'Europe Centrale.

Nos malades lorsqu'ils arrivaient des camps étaient dans un état de vermine totale : poux de tête, poux de corps, de vêtements et je devais agir vite et extérieurement à l'aide d'un ou deux infirmiers. Voici le processus : déshabillage sur la première terrasse, saupoudrés de DDT et emmenés ensuite vers la salle de bains . Pour certains cette façon de faire était terrible, presque humiliante car ils avaient la pudeur de leur maigreur, de leur diminution physique, et d'autre part ils avaient des abcès sur lesquels la poudre brûlait bien que nous fassions très attention. Nous accompagnions nos gestes de bonnes paroles et d'un humour factice, mais il fallait donner le change, les mettre à l'aise. Comme c'était pénible pour tous. Les vêtements que je ramassais en tas, étaient lancés en bas à l'aide d'un long bambou, où les prisonniers SS les brûlaient aussitôt.

De tous ces visages que j'ai vu passer, tant à l'hôpital, que dans mon bureau des vivres de route, quelques-uns émergent et si je regarde les photos alors c'est formidable.

Le bureau des vivres de route était pour ceux qui repartaient par le train.

(P80)

Il y avait des colis-type, donnés en petit carton pratique à emporter. Là je devais effectuer un contrôle sérieux car il y avait beaucoup de resquilleurs.

Je tapais à la machine leurs coordonnées, je leur demandais les bons de couleur différents qu'ils possédaient remis par un autre bureau. Beaucoup de ces prisonniers venaient avec femme et enfants et je devais voir s'ils étaient mariés avant de les servir. C'était une loi en vigueur car la France voulait éviter drames et prostitution, voire abandon d'enfants. Beaucoup de ces Français étaient déjà mariés et à leur arrivée dans leur pays ils pouvaient réagir différemment. Henri Spade qui a écrit

« La Polonaise » a parfaitement évoqué ce cas de conscience. Tout ce qu'il a dit est vrai. Dans ce bureau se sont déroulés des drames, des scènes de désarroi que je ne suis pas prête d'oublier.

(P81)

Ce décompte de bons m'a quelquefois fait passer des soirées pénibles car nos dossiers et mon contingent de vivres reçu ne correspondaient pas . Pour en obtenir et en sortir d'autres il fallait me justifier. S'il y a eu des abus, je dois dire que nous avons essayé d'être intègres pour donner le maximum aux rapatriés.

Les soins médicaux pour nous se bornaient à accompagner la doctoresse dans les visites aux malades (à notre tour), à lui passer les instruments et pansements, à faire les toilettes, à surveiller les réactions car il y avait des malades qu'il fallait attacher et sangler tout d'un coup ; était-ce des crises d'épilepsie, d'une sorte de tétanie, je ne sais pas. Ils risquaient de se blesser et d'en blesser d'autres. Un jour n'ayant pas été assez vigilante et rapide, un de mes malades s'est arqué bouté et comme un ressort il est allé atterrir sur quelques lits plus loin ; un autre est devenu fou téléphonant dans la bouche de chaleur qui se trouvait au mur dans la salle. Bien sûr j'oubliais de (P82) mentionner que nous n'avions de chauffage nulle part.

Tous avaient des surnoms gentils qu'ils s'étaient donnés entre eux et qui rappelaient soit leur origine, soit leurs manies. Il y avait, par exemple (NDR), « Tour Eiffel» , le vrai titi parisien par excellence. Les âges allaient de 18 à 60 ans environ. Tous paraissaient plus vieux que leur âge tant ils avaient souffert, lutté , enduré en Allemagne, en Pologne, en Russie même.

(P84)

N'ayant plus de possibilité de coucher à l'hôpital, une de nos employées, une polonaise nous avait loué une chambre (voir les photos). C'était une villa criblée de trous de balles dont la moitié à peu près restait utilisable. C'était tout près de l'hôpital. Nous entrions dans ce qui était jadis le jardin, devenu brousse, et par une porte donnant sur un couloir, deux pièces, une de chaque côté servaient de domicile à nous trois (la propriétaire, Yvette et moi). Celle de droite était la cuisine, devenue pièce à vivre, celle de gauche notre chambre. La Polonaise couchait sur un matelas, qui le soir venu, était place sur le poêle de brique éteint mais encore chaud. Dans l'Europe Centrale cette coutume est courante pour lutter contre le grand froid au milieu de l'hiver . Parfois elle nous chauffait de l'eau. Notre chambre était petite, sombre, sans chauffage mais les double-fenêtres gardaient notre chaleur humaine. Nous nous barricadions dans ce logis car le soir il y avait dans le couloir des va-et-vient douteux ; Polonais, Russes ? Il y avait sans doute des combinaisons pour la nourriture, l'argent, le vice,... Parfois on frappait dans notre porte mais bien protégées par les volets et les loquets nous n'avions pas peur.

(P86)

Il y avait parfois des cérémonies officielles (voir les photos) et nous devions rester debout, impeccables, à écouter les discours au milieu des ruines de la ville. Il y avait des représentants de toutes les unités, IPSA, Croix-Rouge, AFAT etc. Lorsque nous étions désignées pour ces corvées, ce n'était pas la joie !

(P87)

Lorsque nous avons quitté Varsovie en Déc 45, la Doctoresse Pauliac, le chauffeur Maurice Ducreux, le père Joseph et quelques autres sont restés car il y avait encore 700 personnes à sortir des camps russes. Hélas en Mars 46, j'ai reçu à Paris, l'avis de décès de la Doctoresse. Elle avait pris la route avec Maurice, qui le lui avait déconseillé car le brouillard noyait tout et que pour conduire il devait passer la tête par la portière et repérer le talus. Elle était courageuse, volontaire, et il a dû obtempérer. Il a perdu le contrôle de son véhicule ou fait une fausse manœuvre, elle a été tuée sur le coup le 13 mars 1946. Maurice a failli perdre la tête s'accusant de l'avoir tuée . J'ai eu beaucoup de peine car si la femme était difficile à aimer, je l'admirais beaucoup. Elle était dure avec elle et avec

les autres. Sa vie cachait certainement un drame , et elle avait trouvé en cette mission un exutoire et un sacerdoce. C'était une grande valeur et une vaillance sans faiblesse. Elle riait parfois avec nous « ses filles » (elle n'était guère plus âgée que nous). Notre collègue Mme Longavenne de Caen était (P88) formidable également, bonne , dévouée ; elle est partie en Indochine après Varsovie. Les Croix-Rouge sont parties en Afrique du Nord, Créguet en Afrique Noire. Elle était auvergnate. Celles qui pouvaient sont parties avant nous : Marcelle Imbert, Rénée Yver, Emmy Glogan, Mme Laurent.

(P93)

A notre retour à Paris nous avons déposé sur un trottoir notre passager clandestin (93.2) dont nous ne connaissons ni le nom, ni l'adresse, et notre grand garçon rapatrié (15 ans) sauvage, perdu, ne parlant pas français, dans un couvent à Issy-les-Moulineaux .

Petit à petit chacun a regagné son gîte et depuis nous ne nous sommes pas revues les unes et les autres (NDR sauf avec l'amie Yvette Legrand). C'est une triste fin d'histoire.

NOTE SUR LES CONDITIONS DE SOIN

Nous n'avions pas la possibilité d'opérer, même au SIPEG, et nous n'avions pas de banque de sang . Nous avons quelques réserves de plasma séché fournies par la Croix-Rouge . Nous avons par contre sulfamides, quinine etc. (89.1) On ne parlait pas alors d'antibiotiques . Les conditions d'hygiène étaient précaires et la nourriture en conserves au début du séjour a été nocive. Ensuite Yvette, accompagnée d'un SS a fait les marchés, elle parlait allemand et cela l'a beaucoup aidée. Elle était une bonne intendante et le vieux SS Louis un bon cuisinier.

Le ravitaillement était difficile car j'avais peur des choses sur les étals, et à prix très élevés ! Le troc nous a parfois bien aidées. Nous allions au marché de Praga car pour Varsovie cela faisait trop loin et il n'y avait pas de transports en commun. J'avais appelé mon chien Saska car nous habitons à Saskakempa.

89.1 dans la marge :

Le Dagenan nous servait à tout soigner, virus, infection etc.

Hervé Smith
2 Mai 2017